

COLLECTION DIASPORALES

...parce que toute authenticité est un exil.

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytountsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

extraits

YERVANT ODIAN

Journal de déportation

*Traduit de l'arménien par Léon Ketcheyan
Préface de Krikor Beledian*

Éditions Parenthèses

extraits

PRÉFACE

MORT ET VIVANT,
LE TÉMOIN EXEMPLAIRE

par Krikor Beledian

Voici un livre exceptionnel à plus d'un titre. C'est l'un des rares témoignages écrit par un écrivain de langue arménienne sur son expérience du génocide de 1915. Il a fallu quatre-vingt-dix ans pour qu'il nous parvienne. Publié en feuilleton à son retour des déportations, longtemps oublié dans les colonnes d'un journal, négligé, méconnu voire méprisé par la critique, il vient d'être exhumé. Trois éditions successives en cinq ans, en arménien, en anglais, et ici en français ! En un temps très court, l'ouvrage est devenu une référence.

Comme le livre phare *Si c'est un homme* de Primo Levi, et *L'Espèce humaine* de Robert Antelme dont les réceptions sont aussi étrangement décalées, il y a quelque chose de paradoxal dans cette gloire tardive pour un texte sorti de la plume de l'un des écrivains le plus prolifique, le plus édité et le plus lu de la littérature arménienne des Temps modernes. Est-ce là le propre de la temporalité du génocide dont l'omniprésence dans les recoins les plus reculés de la mémoire exige un temps considérable pour que *l'événement finisse par avoir lieu et se transmette* ?

Romancier célèbre et satiriste redouté, Yervant Oadian est cet homme que la police secrète turque vient arrêter chez lui, à Constantinople, le 7 septembre 1915. Entré en clandestinité dès le 24 avril, il avait commis l'imprudence de croire qu'il avait échappé

aux rafles des intellectuels de la capitale ottomane, lesquelles enclenchaient le processus d'extermination du peuple arménien de l'Empire. Cette intelligentsia était déportée vers les camps de Tchanguere et d'Ayach, en Anatolie centrale. Elle disparaissait sans laisser de traces, ou si peu, justement vers la fin de ce même mois d'août, lors des déplacements par convois vers d'autres horizons. Ces camps allaient servir de lieux de détention aux soldats anglais et français faits prisonniers dans les Dardanelles. Il n'était pas question que ces derniers entrent en contact avec les détenus arméniens.

8

L'arrestation tardive de Yervant Odian lui a épargné un sort scellé d'avance. C'est presque une chance qu'il ait suivi un périple « plus classique » et se soit mêlé à la masse anonyme des déportés des villes et des villages venant des régions occidentales de l'Empire ottoman et dirigés vers les mouiroirs des déserts de Syrie, tout au long de l'Euphrate. Cela lui a permis de mieux comprendre la logique de l'annihilation collective et d'être relativement protégé. Le lecteur de ce *Journal de déportation* (*Les Années maudites* est la traduction littérale du titre arménien) a l'occasion de connaître par le menu les tours et détours de cette incroyable odyssee parsemée de dangers où l'écrivain constamment menacé finit par être miraculeusement sauvé.

Yervant Odian est le descendant d'une illustre famille bourgeoise de la capitale de l'Empire ottoman. Son oncle paternel, Krikor Odian (1834-1887), n'est autre que l'un des rédacteurs de la Constitution ottomane et du Règlement ou « Constitution nationale » arménienne. Sous le règne d'Abdul Hamid II, cet homme éclairé — au sens donné au mot au XVIII^e siècle — a pris le chemin de l'exil vers Paris où il meurt (il est enterré au Père-Lachaise). Pour le jeune Yervant, le prestige de cet oncle à la fois homme politique et écrivain, est immense. En outre, par l'intermédiaire de son père, diplomate de carrière, consul ottoman en Roumanie, il connaît les rouages du pouvoir. Il a reçu une éducation soignée. Il maîtrise non seulement

AVANT-PROPOS

Figure majeure de l'intelligentsia cosmopolite d'Istanbul au début du xx^e siècle, tout à la fois écrivain, journaliste, éditeur, traducteur, satiriste, pamphlétaire... et pour finir même victime et témoin du génocide, Yervant Odian aura su transgresser les frontières pour considérablement élargir le champ de la littérature arménienne et devenir l'auteur le plus populaire de l'entre-deux siècles.

Yervant Odian est né en 1869 dans la ville qui était alors capitale de l'Empire ottoman. Après avoir connu les affres des atrocités hamidiennes dans les années 1890, le génocide de 1915, plusieurs exodes et, malgré tous ces aléas, une reconnaissance, une carrière littéraire et journalistique exceptionnelle, le maître incontesté de la satire et du roman populaire arménien finira ses jours au Caire où il s'éteint en 1926.

Il est le fils de Khatchig Odian, diplomate, publiciste et traducteur, et de Makrouhi Aslanian. Son oncle, Krikor Odian, a été avec Midhat Pacha le rédacteur de la Constitution ottomane en 1876.

Yervant Odian étudie au collège Berbérian d'Istanbul et complète ses études en autodidacte grâce notamment à des cours particuliers auprès des professeurs du lycée français de Galatasaray. Il se consacre à l'apprentissage des langues, lit dans l'imposante bibliothèque familiale en arménien et en français (son père avait traduit Victor Hugo) : « Dès lors que je me suis mis à lire et à comprendre le français, j'ai éprouvé un curieux besoin de lecture, à tel point qu'il m'arrivait de dévorer un gros volume dans la journée. »

De 1887 datent ses premières contributions aux hebdomadaires *Massis* [Ararat] et *Manzume-i efkâr* [Recueil d'opinions]. Odian écrit des

chroniques, des textes en feuilleton, des nouvelles, des articles biographiques ou consacrés à l'histoire, des portraits, assure certaines traductions. En 1891, il devient le collaborateur régulier du journal *Hayrenik*, dont Arpiar Arpiarian (1852-1908), l'un de ses maîtres, est le rédacteur, avant d'en assurer lui-même la direction. C'est là qu'il attire plus particulièrement l'attention par ses pages satiriques.

À l'époque des massacres et des événements de 1896, il quitte Istanbul le jour même de la prise de la banque ottomane et se réfugie à l'étranger, voyageant d'Athènes au Caire, à Paris, Vienne et Londres. Au cours de ce premier exil, il travaille à Paris pendant plus d'un an comme secrétaire de rédaction et correcteur du *Dictionnaire français arménien* de Guy de Lusignan, puis en Égypte comme comptable grâce à Boghos Nubar Pacha. C'est au cours de ces années-là, imprégnant son œuvre de la mémoire des pays arabes qu'il traverse, qu'il écrit une partie de ses meilleurs romans et récits : *Les parasites de la Révolution* (1899), *L'Épée du roi Léon* (1898), *Le Propagandiste* (1901), *Hampartzoum Agha* (1904). Dans ces œuvres, Yervant Odian exprime des idées démocratiques innovantes et un brillant talent d'écrivain satirique. Les espoirs de liberté suscités par la révolution des Jeunes-Turcs favorisent son retour dans sa ville natale en 1909 et il publiera la description de ces années passées à l'étranger dans son ouvrage *Douze années loin de Constantinople* (en 1912).

De 1909 à 1915, il déploie une activité intense à Istanbul, utilisant parfois comme signature l'acronyme Yerod. Il traduit des œuvres de Tolstoï, Zola, Dostoïevski. Il collabore à des feuilles humoristiques (qu'il initie parfois) : *Kharazan* [Chaudron], *Kiko*, *Gadag* [Blague], *Mananah...* C'est à cette époque qu'il crée son personnage emblématique de Pantchouni [litt. « Qui-n'a-rien »], qu'il fait naître en 1875 à Trébizonde et pour lequel il conçoit une correspondance nourrie à ses « camarades » ; c'est donc sous forme d'une suite de lettres que paraissent à partir de 1909 : *Le camarade Pantchouni au Vaspouragan*, *Une mission à Dzabelvar, correspondance du camarade Pantchouni* (traduction française de Frédéric Feydit parue à Venise en 1961), *Le camarade Pantchouni en exil*. Il publie également : *Famille, Honneur, Morale* (1910), *Abdul-Hamid et*

Sherlock Holmes (1911), *Les lettres d'un commerçant ou l'art d'être un homme parfait* (1914), *La femme du membre de l'éphorie* (1915). Dans tous ces textes, Yervant Odian décrit, avec une ironie mordante, la bourgeoisie, le despotisme, et les parasites politiques.

En 1915, au mois de septembre, il est arrêté : imaginant que la période de terreur débutée par la rafle des intellectuels arméniens le 24 avril était terminée, il avait commis l'imprudence de quitter sa cache. Il est déporté et rejoint les colonnes d'Arméniens qui, depuis toutes les régions de l'Anatolie, sont contraints de rejoindre leur « destination finale », le désert de Syrie jusqu'à Deir ez-Zor et au-delà. Cette douloureuse épreuve dure plus de trois ans et il y survit par miracle grâce notamment à sa connaissance des langues qui lui permettra de servir de traducteur auprès de l'État-major allemand. Il réussira à revenir à Istanbul en 1918 après l'armistice. Il reprend ses activités de journaliste et d'écrivain à *Jamanak [Temps]*, quotidien dans lequel il publie en feuilleton le récit qui est proposé ici.

En 1922, suite aux répressions contre les Grecs et les Arméniens par les troupes de Mustafa Kemal, il quitte le pays pour la Roumanie et Bucarest, puis se rend en 1924 à Tripoli au Liban et enfin au Caire en 1925 où il meurt l'année suivante à l'âge de 57 ans.

La plume de Yervant Odian est également féconde au cours de ses dernières années, pendant lesquelles il publie des journaux satiriques, écrit des chroniques, des récits ou de gros romans comme, par exemple, *L'espion n° 17* (1921), *La femme au parapluie vert* (1923), *La Diaspora arménienne* (1925).

Les principales œuvres de Yervant Odian ont été rassemblées et publiées à Erevan de 1960 à 1963 en un ensemble de six volumes.



Le récit de l'épreuve génocidaire par Yervant Odian, ici présenté en traduction sous le titre *Journal de déportation*, a été initialement publié sous le titre *Années maudites (souvenirs personnels), 1914-1919 [Anidzial darinèr (anstnagan hichadagnèr)]* dans le quotidien *Jamanak [Temps]* d'Istanbul du 6 février [24 janvier vieux style] au 25 septembre [12 septembre vieux style] 1919, en 187 épisodes, numérotés de 1 à 182 du fait de plusieurs erreurs de numérotation. Le journal *Jamanak*, fondé en 1908 par Missak Kotchounian a la particularité dans la presse arménienne de n'avoir jamais interrompu sa parution, même entre 1915 et 1918, alors qu'il était dirigé par Sarkis Kotchounian. Toutes les archives du quotidien ayant été détruites, la seule collection complète consultable des numéros publiés se trouve en Autriche, dans la bibliothèque de Vienne des pères Mekhitaristes.

La première publication de ce texte en volume a été réalisée par les éditions Nairi à Erevan en 2004, sous la direction de Grigor Hakopian (1958-2005). Dans ce livre un extrait n'avait pu être retrouvé. Nous avons, dans notre traduction, restitué l'intégralité du texte d'après la publication originale en feuilleton. Une traduction en anglais a paru en 2009 : *Accursed Years : my Exile and Return from Der Zor, 1914-1919* (Londres, Gomidas Institute, traduction de Ara Stepan Melkonian). Ce texte a également fait l'objet d'une nouvelle publication en arménien en 177 épisodes dans le quotidien *Haratch* (Paris), du 24 février 2005 (n° 21143) au 13 décembre 2005 (n° 21343).



L'alphabet arménien comportant 38 lettres, la translittération s'avère toujours délicate si l'on veut permettre une restitution phonétique commode à la lecture. D'autant qu'il existe deux branches dans la langue moderne : l'arménien oriental et l'arménien occidental qui présentent de légères variantes dans la prononciation. Yervant Odian pratiquant, comme tous les écrivains d'Istanbul, l'arménien occidental, nous avons privilégié la translittération correspondante, avec bien

sûr des exceptions lorsque l'usage a fixé une orthographe : par exemple Komitas au lieu de Gomidas.

Pour les toponymes, nous avons en général conservé les appellations utilisées à l'époque. Toutefois, l'index figurant en fin d'ouvrage (p. 433) indique en complément pour chaque lieu le nom actuel (en Turquie et en Syrie) et sa situation sur la carte (pp. 429, 430, 431).

Istanbul est toujours nommée par les Arméniens « Bolis » (*polis*), « la » ville. Yervant Odian utilise exclusivement ce terme. Comme toutes les publications occidentales concernant cette période, nous avons choisi d'utiliser « Constantinople » dans le texte, à l'exception de quelques occurrences où l'auteur emploie « Stamboul », que nous avons conservé, pour désigner plus précisément une partie de la vieille ville sur la rive ouest.

Pour les dates, nous avons converti en nouveau style (24 avril nouveau style pour 11 avril vieux style¹) et rétabli quelques erreurs des différentes éditions dues à un usage indifférencié des deux systèmes de datation.

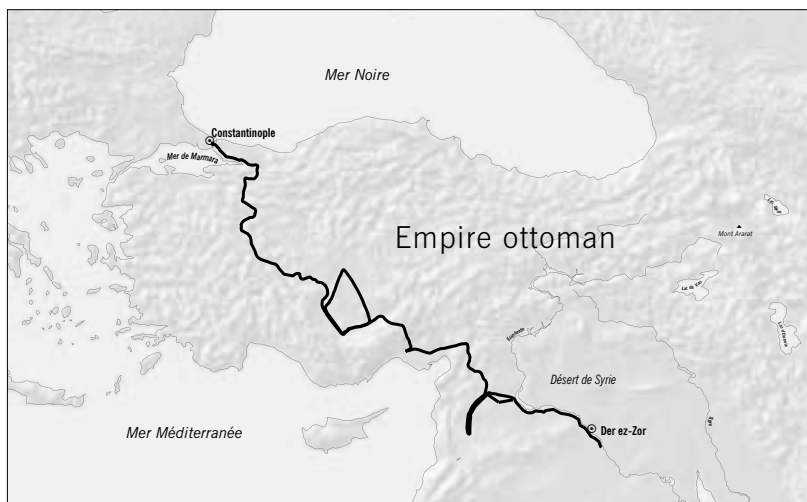
Toutes les notes figurant en bas de page sont du traducteur. Pour les précisions terminologiques des mots utilisés en turc dans le texte, nous avons adopté l'orthographe du turc moderne.

Le signe [◇] après un nom indique qu'une notice biographique consacrée à ce personnage figure en fin de volume.

LÉON KETCHEYAN

¹ L'écart entre l'année civile et l'année réelle était d'environ trois mois quand Jules César intervint pour réformer le calendrier. C'est ainsi que naquit le calendrier « julien », conçu en se fondant sur une année de 365 jours et 6 heures. L'imprécision du calcul a faussé le calendrier à raison d'un jour tous les 128 ans.

Ce fut le pape Grégoire XIII qui réforma le calendrier décrétant qu'en l'an 1582 on supprimerait 10 jours (calendrier « grégorien »). Le calendrier julien (*vieux style* ou *v.s.*) est en retard de douze jours sur le calendrier grégorien (*nouveau style* ou *n.s.*) au XIX^e siècle, mais cet écart passe à treize jours au XX^e siècle.



SEPTEMBRE 1915 - NOVEMBRE 1918 :
L'ITINÉRAIRE DE DÉPORTATION DE YERVANT ODIAN.
[voir cartes détaillées pp. 429, 430, 431]

CHAPITRE 12

DE DEIR EZ-ZOR À ALEP

Nous allions tous, aussi bien les hommes que les femmes, nous déguiser en portant des costumes arabes. J'ai échangé ma capote militaire contre le *machlah* de Haroutioun Tanielian, je me suis mis un *agal* sur la tête, mais j'ai gardé ma tenue militaire car elle pouvait me servir en route.

Je ne dois pas oublier de dire que tous mes frais de voyage ont été pris en charge par le fournisseur Nersès Kurdian qui a payé, pour moi, douze livres en pièces d'or.

Pour nous protéger et nous défendre en chemin, Mikaël Mordjiguian avait loué les services d'un Arabe dénommé Abdallah As Salameh, armé d'un pistolet. C'était l'unique arme dont disposait notre groupe, car même le vieux chamelier Ibrahim Abou Saleh ne disposait de rien d'autre que d'un gros bâton.

Il avait été décidé que nous nous rassemblerions le dimanche soir chez le chamelier et que, le lendemain matin, nous prendrions la route avant l'aube.

Ainsi donc, au soir du dimanche 10 mars 1918, mon oncle maternel Kéropé Aslanian, puis ceux qui avaient été déportés avec nous depuis Hama, c'est-à-dire Arménag, Jibril et leur sœur Voski, ainsi qu'une jeune femme de Bardizag dénommée Dirouhi Djezelian et la femme du frère de Missak le bonnetier avec sa fillette se rendirent tous chez le chamelier.

En compagnie de Haïg Gochgarian, je suis allé tout d'abord faire mes adieux à Nersès Kurdian et au fournisseur Garabed avant de les rejoindre. Peu après, arriva à son tour Mikaël Mordjiguian avec son frère Aram. Mais ce dernier allait rester à Deir ez-Zor. Abdallah As Salameh, notre garde, se trouvait également là.

Nous étions tous rassemblés dans une pièce du sous-sol et nous discussions à voix basse. Quelques-uns d'entre nous étaient inquiets. Les incertitudes du voyage aventureux et dangereux du lendemain matin les angoissaient.

J'avais tout juste pu trouver le sommeil à une heure avancée de la nuit, quand j'entendis :

« Lève-toi ! Nous allons partir ! »

Il faisait encore nuit noire. Guidé par Missak le bonnetier, on se groupa par deux et on marcha en se suivant à une distance de quatre-vingts à cent pas, vers une fosse située en direction du désert et préalablement repérée ; on s'y cacha jusqu'à ce que le chamelier Ibrahim, son fils Saleh et son apprenti Abdallah arrivent avec leurs chameaux et un âne.

Nous installons les femmes sur les chameaux ; mon oncle et Mikaël montent eux aussi, tandis que je préfèrai monter sur l'âne. Armen et Jibril allaient nous suivre à pied.

Le jour se levait à peine quand la petite caravane prit la route. Nous avions toujours le cœur tremblant à l'idée que notre fuite pourrait avoir été déjà remarquée et que des gendarmes se lanceraient à notre poursuite. Si nous étions arrêtés, nous ne pourrions plus échapper au commissaire principal Mustafa.

En silence, mes camarades avançaient, bercés par les mouvements du chameau ; quant à moi, juché sur un pauvre âne, je fumais cigarette sur cigarette.

Nous étions partis depuis à peine deux heures et demie quand, soudain, trois gendarmes à cheval et armés de fusils apparurent devant nous, des gendarmes qui allaient certainement en direction de Deir ez-Zor. La peur nous envahit tous. Les gendarmes s'approchèrent, nous intimèrent l'ordre de nous arrêter et nous demandèrent qui nous étions et où nous allions. Mais sans attendre de réponse, ils firent dégringoler au pied du chameau Mikaël et Voski dont ils arrachèrent le *yachmak*¹ en se mettant à hurler :

« Que des Arméniens fugitifs² !... »

Puis ils me remarquèrent, me dévisagèrent et l'un d'eux me reconnut :

« Tu n'es pas le sergent de l'Étape allemande, toi ?

— Oui ! répondis-je.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Je vais à At Tibneh, où les soldats allemands se replient.

— Tu as un laissez-passer ?

— Non.

— Donc tu vas faire toi aussi demi-tour, comme les autres ! »

¹ Yaşmak : voilette de gaze qui recouvrait le visage des citadines turques lorsqu'elles sortaient de chez elles.

² En arabe dans le texte, *kullu Ermen, firar*.

Abdallah As Salameh, l'homme recruté par Mikaël, attira alors les gendarmes dans un coin, entra en pourparlers avec eux et, finalement, on s'en sortit en leur payant trois livres-or.

Avant de nous quitter, les gendarmes nous déclarèrent que voyager ainsi dans le désert en plein jour était très dangereux et ils conseillèrent de nous cacher n'importe où dans la journée pour ne voyager que la nuit.

Un peu découragés par ce premier échec, nous continuons notre route encore une demi-heure avant de nous arrêter dans un lieu approprié où le chamelier dressa une tente dans laquelle nous parvenons tout juste à nous entasser.

Le temps était nuageux et il se mit à pleuvoir dans la soirée ; cette pluie dura toute la nuit à tel point que nous et nos affaires furent trempés.

À minuit, nous repartons. Une nuit noire nous entourait et nous ne savions pas où nous allions. Peu après, nous revenons sur la chaussée car il était impossible de poursuivre notre route autrement. Il pleuvait sans arrêt et un vent glacial soufflait.

Les ténèbres s'épaississant nous opprressaient tous. On voyait de loin les yeux brillants des loups, qui disparaissaient dans le noir, tandis que des cris de chacals se faisaient entendre tout autour de nous.

Maigres, faméliques, les chameaux n'avaient pas la force de marcher en portant leur charge. De temps à autre, l'un d'entre eux tombait dans la boue. Il fallait alors défaire tout son chargement, le remettre debout, puis le faire asseoir sur les genoux, le charger à nouveau et enfin le faire se relever. Nous étions angoissés à l'idée qu'un chameau pouvait se casser une patte et qu'on resterait en rade ou qu'on pourrait être forcés d'abandonner en chemin une partie de notre chargement, essentiellement des vivres. Le jour finit par se lever et nous continuons à progresser. Le chamelier Ibrahim Abou Saleh passe devant pour trouver un endroit pour nous cacher. Après deux heures d'errements déplaisants, nous empruntons enfin un étroit sentier et, pour la première fois, Mikaël nous offrit un verre de raki à chacun pour ragaillardir nos membres épuisés. La tente fut dressée ici et, peu après, tout le monde tomba de fatigue et s'endormit.

C'était le soir. Quelques Bédouins vinrent s'asseoir autour de notre feu de camp. Nous leur offrons du café et leur tendons du pain.

Abdallah As Salameh discuta avec eux. Il leur dit que nous étions des migrants musulmans. Il présenta Mikaël sous le nom de Nedjib

et moi-même en tant que sergent-chef. Les gens le crurent d'autant plus que je portais une tenue militaire.

La nuit tomba. La pluie reprit, les Bédouins s'en allèrent. Nous avons ramassé nos affaires et repris la route à minuit. Nous avons marché, marché, jusqu'au matin pour nous arrêter au sud-ouest du district de Chematiye³. Il pleuvait toujours et, blottis sous la tente, nous ne pouvions ni en sortir ni nous préparer à manger.

On reprit la route et, au cours de cette même nuit, on arriva quelque part dans les collines situées au sud-ouest d'At Tibneh.

Dans la journée, quelques Bédouins nous espionnèrent d'en face. Abdallah As Salameh les invita en vain à prendre un café ! Ils ne daignèrent pas venir.

— «C'est mauvais signe», dit Abdallah l'air inquiet.

Un berger faisait paître ses moutons à proximité.

Nous achetons un petit agneau pour cinq *medjidié* et nous le faisons cuire.

La nuit venue, nous nous endormons, le sommeil troublé par de mauvais pressentiments. Soudain, Mikaël bondit de sa place : deux ombres se mouvaient au-dessus de lui.

«Ya Abdallah ! Ya Abdallah !» se mit-il à hurler.

Notre garde se leva aussitôt et sortit son pistolet en criant.

«Au voleur ! Au voleur⁴ !»

Les deux voleurs se retranchèrent sur les hauteurs de la colline, sans s'éloigner et ouvrirent le feu sur nous.

Abdallah prit position derrière des sacs et riposta. Chacun de nous, effrayé, s'est tapi çà et là.

Les armes se turent un moment ; les bandits, d'une part, et Abdallah et Ibrahim, de l'autre, s'échangèrent des invitations au combat.

«Viens voir par ici ! crièrent les bandits.

— Vous, venez ici, si vous en avez le courage !» leur répondit Abdallah.

Le chamelier, à son tour, lança des mises en garde à l'adresse des assaillants, les menaçant de sortir son fusil. Le pauvre homme ne disposait pourtant d'aucune arme.

Les coups de feu se firent de nouveau entendre et, dans le même temps, les deux parties continuèrent de s'adresser des provocations.

³ Localité située à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Deir ez-Zor.

⁴ En turc dans le texte.

Les bandits finirent néanmoins par battre progressivement en retraite.

Étaient-ils définitivement partis ou étaient-ils allés chercher des renforts ? Cette dernière supposition nous sembla la plus probable. Le chamelier et Abdallah As Salameh décidèrent de repartir sur-le-champ et de fuir ces parages dangereux. Nous chargeons les chameaux à la hâte avant de repartir. Les bandits, qui s'étaient cachés pour mieux nous surveiller, reprirent leurs attaques mais, cette fois, en nous jetant des pierres depuis le sommet de la colline.

299

On se remit en route au pas de course. Après avoir franchi un défilé, nous arrivons dans une vaste plaine. Le danger était derrière nous. Nous nous rassemblons pour voir si nous avons eu des pertes. On compta les chameaux : il y en avait bien sept, le compte était bon.

« Où est passé l'âne ? » demanda Ibrahim.

On regarda tout autour de nous. Il n'y avait pas d'âne.

On s'interrogea les uns les autres. Nul ne savait ce qu'il était devenu.

« Mon âne est resté là-bas ! dit le chamelier. Il faut que j'aille le chercher. »

La perte de l'âne nous concernait aussi, car le beurre, l'huile, le sucre, le café, et tous nos vivres étaient chargés sur cet animal.

Ibrahim parti avec Abdallah, nous attendons leur retour.

Ils reviennent une heure plus tard sans avoir retrouvé l'âne : les bandits s'en étaient sans doute emparés.

Le jour se leva aux abords d'At Tibneh, où se trouvait un poste de police.

Les événements de la nuit nous avaient tous marqués. Mon oncle était très abattu. Mikaël était victime de l'influence que mon oncle exerçait sur lui.

« On ne s'en sortira jamais de ce voyage ! dit mon oncle en se prononçant sur la situation. Le mieux, c'est d'aller nous rendre à la police d'At Tibneh. Il vaut encore mieux mourir en prison qu'au sommet de la montagne !... »

Mikaël semblait d'accord avec lui.

Je m'y opposais, soutenant qu'il nous fallait poursuivre notre route coûte que coûte.

Dirouhi leur dit la même chose.

« Si vous vous rendez, nous poursuivrons notre route », disions-nous.

Le temps s'éclaircit, le soleil se leva, et ce changement d'atmosphère exerça comme une influence positive sur ces deux êtres désespérés, pusillanimes, et nous décidons d'aller de l'avant.

Le soir même, avec les plus grandes précautions mais aussi avec la peur au ventre, nous passons devant le poste de police d'At Tibneh, car il n'y a pas d'autre chemin, nous continuons notre voyage jusqu'au lendemain midi pour arriver à une source d'eau amère. L'Euphrate est loin, nous sommes obligés de boire à cette source et nous buvons l'eau amère à satiété.

Nous repartons à minuit et, au matin, nous arrivons dans un endroit entouré de montagnes à proximité de l'Euphrate. Il se met de nouveau à pleuvoir fort et c'est tout juste si nous trouvons une grotte qui nous semble être un paradis. Nous installons nos affaires et nous-mêmes trouvons refuge sous sa voûte. Cette grotte est assez vaste et pourrait contenir jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingts personnes.

Des Bédouins viennent nous rendre visite ; nous leur offrons à boire, à manger. Cette fois, nous nous présentons en tant que fonctionnaires gouvernementaux de l'Inspection de l'agriculture. Je suis le sergent qui les escorte.

Un Arabe armé d'un fusil s'approche pour s'entretenir avec Abdallah As Salameh.

Depuis l'incident qui nous avait opposés aux voleurs, Abdallah a changé, il est mécontent, se plaint et menace même mon oncle ; par ailleurs, il propose à Mikaël de nous quitter et de poursuivre la route seul avec lui, en abandonnant le groupe. Mikaël refuse catégoriquement. Cette fois, Abdallah menace de nous dénoncer. Finalement, Mikaël lui donne cinq livres-or, mon oncle, trois, et voici que notre « garde » retrouve toute sa jovialité. Nous passons la nuit dans la grotte. Le lendemain, le temps est toujours nuageux ; comme il pleut de temps à autre, il est impossible de poursuivre notre route. Le soir venu, quand le ciel se dégage, nous reprenons la route et nous nous approchons du poste de police dit de Maaden.

Abdallah As Salameh nous quitte et revient trois heures plus tard en compagnie de trois policiers.

Nous sommes terrifiés en croyant que le misérable nous a dénoncés, mais il nous rassure en disant qu'un de ces trois policiers appartient à sa famille et que les deux autres sont des amis, qu'ils sont venus simplement pour nous protéger pendant la nuit. Et il ordonne aux femmes de préparer un repas pour nos indésirables protecteurs.

BIOGRAPHIES

ADROUNI, Bédros (1862-1922). Enseignant, rédacteur et traducteur.

AGOUNI, Sebouh [Agonian]. Journaliste et rédacteur. A collaboré à *Jamanak*, *Arevelk* et *Manzume-i efkâr*. Survivant du génocide, a été l'un des premiers à publier son témoignage : *Million me hayerou tcharti badmoutioun* [*L'histoire du massacre d'un million d'Arméniens*], Istanbul, 1920.

AGNOUNI [Maloumian, Khatchadour] (1860-1915). Né à Meghri dans le Zanguézour, membre de la Fédération révolutionnaire arménienne, écrivain et traducteur. À collaboré dans plusieurs journaux : *Mchag*, *Drochag*, *Azadamard*. Il publie en 1905 un ouvrage antitsariste : *Les Plaies du Caucase*. Il joue un rôle actif dans la révolution jeune-turque et sauve la vie de Talaat Pacha en 1909. Arrêté avec le 24 avril 1915, il est déporté à Ayach et exécuté.

ALBOYADJIAN, Archag (1879-1962). Poète, linguiste et historien.

ANDONIAN, Aram (1875-1951). Écrivain, journaliste et éditeur, né à Istanbul. Passionné de lecture, d'écriture et de dessin, il collabore à divers organes de presse. En 1913 il publie une *Histoire illustrée de la guerre balkanique*. Il est arrêté en 1915 au cours de la rafle des intellectuels et échappe à la mort à Tchanguere. Déporté dans le désert de Syrie, il publiera un des premiers témoignages sur le génocide dès son retour après l'armistice : *Ayn sèv oreroun* (Boston, 1919, traduction française *En ces jours sombres*, Genève, Métispresses, 2007). À Paris, il sera le premier conservateur de la Bibliothèque Nubar et publiera les télégrammes de l'administration ottomane attestant l'organisation du génocide (voir réédition in Yves Ternon, *Enquête sur la négation d'un génocide*, Marseille, Parenthèses, 1989).

ARABIAN, Artin (1860-?). Médecin militaire à Der ez-Zor après des études à l'université de New York.

ARPIARIAN, Pilig (1885-1956). Architecte, caricaturiste.

ATCHEKBACHIAN Aram. Voir GARABÉDIAN Krikor.

BALAKIAN, Krikoris (1879-1934). Ecclésiastique né à Tokat. Obtient un diplôme d'ingénieur-géomètre en Allemagne et étudie la théologie à la faculté de Berlin. Il est consacré Vartabed au couvent d'Armach en 1901. Il est arrêté et déporté en avril 1915. Survivant et exilé, il est nommé en 1923 évêque des Arméniens de Marseille où il se consacre à la construction des églises arméniennes de la ville et notamment de la cathédrale. Son témoignage sur le génocide reste une référence : *Le Golgotha arménien*, 2 vol., Vienne, 1922 (rééd. Beyrouth, 1977).

BASMADJIAN, Hagop (1865-1915). Né à Kilis, participe à la résistance lors des massacres de 1895. Fonde l'école Loussassirats en 1902. Membre du parti Hentchak. Pendu le 15 juin 1915 sur la place du sultan Beyazit à Istanbul.

BEDRI BEY. Préfet de police d'Istanbul du 30 avril 1915 au 7 juillet 1917. A été le principal organisateur de la rafle du 24 avril 1915.

BENNÉ, docteur. Voir TOROSSIAN Bedros.

BOGHOSSIAN, Dr. Médecin, psychiatre. Arrêté le 24 avril 1915 puis exilé à Ayach, s'installe à Alep après la guerre et publie ses mémoires (Alep, 1955).

BOYADJIAN, Karnig (1880-1915). Membre du parti Hentchak, né à Chabin-Karahissar. Pendu le 15 juin 1915 sur la place du sultan Beyazit à Istanbul.

414

CHAHBAZ, Parsegh (1883-1915). Avocat et journaliste né à Istanbul. Membre de la Fédération révolutionnaire arménienne. Études à l'École centrale (Guétronagan) et au collège des Mekhitaristes à Venise. À son retour à Istanbul, il édite le journal *Dzaghig* en 1903. Séjourne en Égypte et à Paris. Collabore à *Pro Armenia*, *Hayrenik*, *Horizon*. Au début de la guerre, il revient à Istanbul. Mort en déportation.

CHAHEN, Yenovk (1889-1915). Acteur arménien, né à Bardizag. Militant de la Fédération révolutionnaire arménienne. Il s'est notamment fait remarquer dans plusieurs rôles de William Shakespeare. Mort en déportation à Ayach.

CHAHNAZAR, Hovhannès (1856-1942). Publiciste arménien, né à Trébizonde. Il fait ses études à Istanbul, avant de se rendre à Paris pour étudier le droit à la Sorbonne. Revient dans la capitale ottomane dans les années 1880 et travaille comme juriste tout en poursuivant des activités littéraires et journalistiques. Il figure au nombre des fondateurs de la célèbre École centrale (Guétronagan). En 1891, il fonde le quotidien *Hayrenik [Patrie]* dont le comité de rédaction est dirigé par Arpiar Arpiarian. Frappée d'interdiction en 1896, la publication reprend en 1909. De 1914 à 1918, il dirige une école secondaire turque ce qui lui permet d'échapper à la déportation. Il meurt à la maison de retraite de l'hôpital national arménien d'Istanbul.

CHAHRIGUIAN, Haroutioun, dit « Atom » (1860-1915). Avocat et militant de la Fédération révolutionnaire arménienne, né à Chabin-Karahissar. Il poursuit ses études secondaires au lycée Galatasaray d'Istanbul. Revenu dans sa ville natale puis à Trébizonde, il est persécuté, arrêté et suite à des interventions de personnalités étrangères, il est relâché et s'enfuit à la fin de l'année 1897 en Géorgie où il apprend le russe. Après avoir exercé quelques années le métier d'avocat, il s'occupe des affaires de Mantachev. Après le rétablissement de la constitution ottomane, il s'établit à Istanbul. Militant très actif, il publie des articles remarquables dans le quotidien *Azadamard* et dans la presse du Parti dachnak. Mort en déportation.

INDEX

L'indication entre crochets [Al] situe la localisation des toponymes sur la carte de la page 429 (détails pp. 430 et 431).

ABDALLAH [AS SALAMEH] : voir AS SALAMEH ABDALLAH.

ABDUL HAMID II : 8, 9, 175.

[G4] Abou Harari [Abu Harari] : 305.

[H5] Abou-Kemal [Abu-Kemal] : 214, 226, 227, 265, 293.

[F6] Ach Cham (nom arabe de la ville de Damas) : voir Damas.

[D2] Adabazar [Adapazari] : 71, 256, 284, 290, 320, 321, 323, 353, 354, 372, 393.

[E4] Adana [Adana] : 15, 103, 139, 143, 151, 156, 157, 160-162, 166, 170, 172, 176, 185, 212, 215, 223, 235, 237, 238, 240, 304, 358, 373.

ADJEMIAN Lévon : 69, 106.

ADROUNI Bédros : 48, 49.

[D3] Afion-Karahissar : 145, 403.

AGNOUNI (MALOUMIAN Khatchadour) : 49.

AGOUNI Sebouh : 85, 89-93, 96, 98, 101, 103, 104, 107, 108, 110, 114, 115, 117, 121, 129-132, 350.

AHMED Moukhtar (Der ez-Zor) : 255.

[F4] Aïntab : 151, 157, 167, 201, 248, 290.

AÏNTABLI Mustafa Bey [Aıntabli Mustafa Bey] : 202.

[D3] Akchehir [Akşehir] : 372.

[F4] Al Bab [Al Bāb] : 150.

[H5] Al Busseira [Al Buşayrah] : 215, 216, 219, 220, 223, 224, 227, 233, 235, 236, 238-241, 243, 247, 249, 260, 262, 263, 278, 290, 292.

[H5] Al Mayadin [Al Mayādīn] : 211, 212-215, 226, 227, 236, 239-241, 243, 249, 292.

ALBOYADJIAN Archag : 71, 75-77.

[F4] Alep : 11, 12, 103, 138-150, 154, 158, 161, 162, 172, 174, 175, 183-186, 188-190, 192-195, 198, 199, 205, 223, 224, 236, 241, 243, 255, 264, 266, 271-276, 279, 284, 291, 292, 294, 295, 301, 303, 304, 307-312, 315-318, 321, 326, 328, 330, 338, 341-343, 346, 347, 349, 358, 361, 383, 384, 385, 401.

[F4] Alexandrette [Iskenderun] : 136, 161, 224, 236.

ALI Efendi (Sultaniye) : 372.

ALI Kemal (Césarée) : 159.

ALI Kemal Bey (Damas) : 166-168.

ALI Riza : 192, 212, 217, 220-223, 235, 238, 242.

ALI Mehmet (Alep) : 320, 321, 324, 329, 340, 344.

[H5] Anah : 240.

ANDONIAN Aram : 11, 39-40, 49, 129, 132, 175-177, 314, 316, 390.

[B1] Andrinople : voir Édirné.

[E2] Angora [Ankara] : 84, 85, 122, 130.

ANKOUT Krikor : 315.

[F4] Antakia [Antakya, Antioche] : 144, 157, 167, 312, 313.

[D1] Antalya : 359.

[F4] Antioche : voir Antakia.

ARABIAN Artin (Der ez-Zor) : 293.

ARABIAN Gaïdzag : 142.

ARAM Santour Oghlou : 236-238, 243, 244.

ARCHAVIR : voir SAHAGULIAN Archavir.

ARPIARIAN Pilig : 24, 142, 155, 156, 317.

ARSENIAN Maritsa : 160.

ARSENIAN Yeghia : 160.

ARZOUYAN Archag : 97.

AS SALAMEH Abdallah : 295, 297-301.

[H4] Ash Shaddadah [Ash Shaddādah] : 219.

[H5] Ash Souvar [Ash Suvar] : 219, 284.

- ASLANIAN Kérovpe : 23, 72, 144, 295, 312.
 [G5] At Tibneh [At Tibnī] : 198-200, 296, 298-300, 325, 340.
- ATAMIAN Haïg (Smyrne) : 284.
- ATAMIAN Karékine : 69, 106, 112.
- ATAMIAN Krikor (Smyrne) : 284.
- ATAMIAN Yervant (Smyrne) : 284.
- ATCHEKBACHIAN Aram : voir GARABÉDIAN Krikor.
- AVEDISSIAN Avédis : 160, 164.
- AVEDISSIAN Samuel : 160, 164.
- AVRAMIDÈS Aristark : 369, 372, 374-376, 379, 380, 388-391, 393, 395, 396, 399, 406.
 [D2] Ayach [Ayaş] : 8, 53, 68.
- AYVAZIAN Artin : 160.
 [C1] Bab-i Ali [Bab-ı Ali] (Istanbul) : 83.
- BABIKIAN Archag : 50, 93.
- BABIKIAN Nichan : 71.
 [I6] Bagdad : 193, 223, 224, 241, 242, 251, 255, 261, 265, 269, 278-281, 285, 291.
- BALABANIAN Vahan : 97, 98.
- BALAKIAN Krikoris (Vartabed) : 51.
 [C1] Balat [Balât] (Istanbul) : 307, 309, 317.
- BALIAN Ovsanna : 275, 321, 331.
- BALIAN Parsegh : 159.
- BALIKDJIAN Movsès : 131, 138.
 [C2] Banderma [Bandırma] : 76, 81, 99, 117, 119, 247, 400, 401.
- [C2] Bardizag : 71, 94, 95, 109, 119, 120, 145, 146, 151, 290, 295, 372.
- BARON : voir MAZLOUMIAN Onnig.
 [D1] Barten [Bartın] : 257.
- BARTÉVIAN Souren : 15.
- BASMADJIAN Hagop : 64.
 [C1] Bechiktach [Beşiktaş] (Istanbul) : 71.
- BEDRI Bey : 330-332.
 [E7] Beersheba [Béer-Shéva] : 138, 161, 172.
- BENNÉ (docteur) : voir TOROSSIAN Bédros.
 Berlin : 265, 270.
 [F4] Beylan [Beylan] : 161.
 [E5] Beyrouth : 172, 338.
- BEZIRDJIAN Tatéos : 131.
 [G4] Biredjik [Birecik] : 259, 266, 400.
 [H3] Bitlis : 291.
- BOCHGUEZENIAN Haroutiouin : 103.
- BODOURIAN Karnig : 120, 145-146, 152, 155.
- BOGHOSSIAN Boghos (Hentchak) : 64.
- BOGHOSSIAN (docteur) : 51, 122, 123, 142, 154, 155, 315.
- BOGHOSSIAN Garabed : 160.
- BOGHOSSIAN Karékine (Hentchak) : 64.
 Bombay : 224.
- BOUROULIAN Dikran : 159.
- BOYADJIAN Karnig (Hentchak) : 64.
- BOYADJIAN Mihran : 160.
- BOYADJIAN Vahan (Hentchak) : 64.
 [E4] Bozanti [Pozanti] : 98, 113-115, 313, 383, 384.
 Brest-Litovsk : 280.
 [C2] Brousse [Bursa] : 119, 209, 220, 290, 371, 380.
- BULBULIAN Lévon : 89.
- BULBULIAN Nazareth : 348.
 [F3] Césarée [Kayseri] : 121, 151, 157, 159.
- CHAHBAZ Garabed : 130.
- CHAHBAZ Parsegh : 48.
- CHAHEN Aram : 47.
- CHAHEN Yenovk : 51.
- CHAHNAZAR Hovhannès : 57.
- CHAHRIGUIAN Haroutiouin (dit Atom) : 51.
- CHALVARDJIAN Aram : 120, 123, 131, 132, 347, 348.
- CHALVARDJIAN Ardachès : 120, 123, 131, 132, 347, 348.
- CHALVARDJIAN Mardiros : 120, 123, 131, 132, 142, 143, 347, 348.
 [F6] Cham : voir Ach Cham, Damas.
- CHAMDANDJIAN Mikaël : 51.
- CHATIRIAN Lévon : 34.
- CHEIKH ÜL-ISLAM : 93.
- CHERIF Pacha [Şerif Paşa] : 55, 77, 161.
- CHEVKET Bey : 165.
- CHICHMANIAN Karnig : 371, 373, 375, 380, 387-388, 390.
- CHIRAKATSI : voir TCHEUMLEKDJIAN Simon.
- CHIRINIAN Kamer : 77.
- CUSHMAN Emma : 360, 386-387, 398-399.
- DAGHAVARIAN Nazaret (docteur) : 49.
 [F6] Damas [Ach Cham] : 146, 150-152, 157, 161, 166, 168, 174, 186, 383, 385, 401.
 [B1] Dédé-Aghadj [Dedeagaç] : 37.

TABLE

PRÉFACE	
MORT ET VIVANT, LE TÉMOIN EXEMPLAIRE	7
AVANT-PROPOS	23
CHAPITRE 1	
L'ORIGINE DE LA GRANDE GUERRE	31
CHAPITRE 2	
LA NUIT FUNESTE	47
CHAPITRE 3	
DANS MA CACHETTE	53
CHAPITRE 4	
JOURS D'ANGOISSE	59
CHAPITRE 5	
LA PRISON ET LA DÉPORTATION	71
CHAPITRE 6	
À TARSOUS	129
CHAPITRE 7	
À ALEP	141
CHAPITRE 8	
À HAMA	157
CHAPITRE 9	
DE ALEP À DEIR EZ-ZOR	189
CHAPITRE 10	
AL BUSSEIRA	219
CHAPITRE 11	
À DEIR EZ-ZOR	251

CHAPITRE 12 DE DEIR EZ-ZOR À ALEP	295
CHAPITRE 13 À ALEP	315
CHAPITRE 14 À KONYA	347
CHAPITRE 15 À SULTANIYE	367
CHAPITRE 16 VERS CONSTANTINOPLE	395
ÉPILOGUE	409
BIOGRAPHIES	413
CARTE	429
INDEX	433